

ALICE QUINN

NOM DE CODE : MÉMÉ RUTH
AU PAYS DE ROSIE MALDONNE – 4



DU MÊME AUTEUR :

Dans la série comédie policière *Au pays de Rosie Maldonne* :

Saison 1 : *UN PALACE EN ENFER*

Saison 2 : *ROSIE SE FAIT LA BELLE*

Saison 3 : *L'OMBRE DU ZÈBRE*

Comédie policière :

LE GARÇON QUI RÊVAIT DE VOLER EN CADILLAC.

Dans la trilogie policière historique :

Enquête à Cannes à la Belle Époque.

Volume 1 : *LA LETTRE FROISSÉE*

Volume 2 : *LE PORTRAIT BRISÉ*

Volume 3 : *LE CARNET VOLÉ* (à paraître)

Roman noir :

FANNY N.

Comédie romantique feel-good :

BRILLE, TANT QUE TU VIS

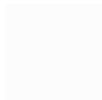
Vous pouvez retrouver Alice Quinn sur son blog :

www.alice-quinn.com

et recevoir une savoureuse nouvelle
en vous abonnant à son club pour la suivre.

ALICE QUINN

NOM DE CODE : MÉMÉ RUTH
AU PAYS DE ROSIE MALDONNE - 4



Edition originale parue en France en 2017
sous le titre *Nom de Code : Mémé Ruth*

Illustration couverture par Kouverture.com

ISBN : 979-10-227-9469-5

Conformément au code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Alice Quinn 2016

*« Les fruits de l'arbre du silence
sont des boîtes à camembert fermées.*

*Il vaut mieux ne pas les ouvrir
si on ne veut pas être asphyxiés. »*

Mémé Ruth

*« Lorsque tu dis la vérité,
tu n'as à te souvenir de rien. »*

Mark Twain

*« Quand on ne sait pas où on va,
on n'aboutit en général nulle part. »*

Mémé Ruth

Lundi - Coup de foudre

1

Depuis le déluge qui s'était abattu sur ma ville, détruisant une partie de ma caravane et m'obligeant à jeter mes déjà maigres possessions, ma vie avait repris de façon bancal.

J'avais trouvé à me faire consoler dans les bras d'un certain Rémi, « maison de la presse » de son état. C'est-à-dire qu'il tenait un magasin qui vendait des journaux, un peu d'épicerie, des bonbons et autres souvenirs régionaux. Sa boutique était située en pleine campagne.

C'est pour ça que notre histoire n'avait pas duré longtemps. Pour des raisons de géolocalisation.

Rémi aurait voulu que je m'installe définitivement chez lui avec mes filles, mais impensable pour moi de m'établir avec ma smala dans sa cambrousse, un trou perdu. Je devais pouvoir accéder à pied partout où j'avais besoin d'aller. Petits boulots, mairie, sécu, Restos du Cœur, Secours pop et autres lieux essentiels à ma survie.

De son côté, il venait de temps en temps me rejoindre dans ma chaumière, une caravane posée au milieu de nulle part devant une gare désaffectée. Un endroit sur lequel lorgnaient promoteurs et institutions publiques. Mais le statut réglementaire du terrain était compliqué et je profitais du vide juridique.

Ma caravane avait été superbe, mais elle était maintenant bien amochée par les dernières pluies torrentielles.

Rémi avait vite été exaspéré par ma façon de vivre.

La promiscuité dans mon doux foyer, la présence envahissante de mes trois adorables filles, sans compter les loupisots que j'hébergeais régulièrement pour rendre service aux copines, les visites impromptues des uns et des autres, la crainte d'un contrôle de l'EDF (oui, je sais, c'est pas bien, mais bon, pour avoir l'électricité dans mon sweet home, j'étais obligée de sacrifier à mon sens de l'honnêteté profond. Que ceux qui n'ont jamais procédé à de petits arrangements avec leur conscience ou qui ne se sont jamais trouvés en butte à leurs propres contradictions me jettent la première pierre). Bref, tout ça avait eu raison de lui.

Notre relation, qui m'avait fait un bien fou après le lâche abandon de mon amour précédent, s'était finalement effilochée au fil des semaines et je m'étais retrouvée de nouveau célibataire avec trois enfants, comme d'hab.

Comme il était assez bricoleur, il m'avait bien aidée à rafistoler quelques points de soudure dans la tôle et

quelques étagères pulvérisées par le torrent.

Heureusement aussi, j'avais compensé les frais occasionnés par les dégâts, grâce à un surplus de boulot au café le Select, chez Tony. J'y travaillais plus qu'avant, car Mimi, la serveuse attitrée, se remettait difficilement d'un accident. Ses fractures avaient été suivies de complications, algodysssss... quelque chose... Elle m'avait expliqué en détail mais impossible de me souvenir du terme exact.

J'étais donc devenue une sorte de serveuse (et chanteuse le samedi) remplaçante officielle, à perpétuité au noir, bien sûr, Tony ne pouvant toujours pas se payer le luxe de déclarer deux serveuses.

Pour l'instant, ça me convenait, avec tout ce que j'avais à racheter, vu que j'avais quasi tout paumé et que contrairement à la plupart des gens, je n'étais pas assurée !

Comme toutes les nuits, ma mother m'avait envoyé en rêve une chanson qui devait me servir à la fois d'énigme du jour, de remontant moral et de prémonition (une fille avertie en vaut deux).

Elle ne m'envoyait pas ça par internet, la pauvre, elle aurait eu du mal, vu qu'elle était morte quand j'avais seize ans. Non, elle avait trouvé l'astucieux moyen de me faire parvenir des messages de l'au-delà, pour être constamment à mes côtés, à travers mes rêves, la nuit et sous forme de chansons. En général, il s'agissait de chansons de son

époque, bien entendu, ce qui ne m'aidait pas à en reconnaître l'auteur.

En préparant les gamines pour l'école, à moitié endormie, je chantonnais ces paroles tristounettes : *« Alors on regardait les bateaux, On suçait des glaces à l'eau, On avait le cœur un peu gros, Mais c'était quand même beau... »*

Je ne sais pas pourquoi, ça m'a fait penser à un incident qui m'était arrivé le vendredi en revenant de l'école. J'avais failli être écrasée par une voiture qui avait freiné sur mon passage dans un crissement de pneu assourdissant. Peut-être une association d'idées entre les bateaux de la chanson et le type au volant qui ressemblait à un officier de marine ?

Après un bond en arrière pour éviter la bagnole, je les avais incendiés copieusement. J'avais surpris le regard désapprouvateur de Sabrina et les gloussements de rire des jumelles.

J'avais transformé mes vilains mots en drôles d'insultes comme on en trouve dans la bouche du capitaine Haddock :

– *S'pèce de bachi-bouzouk ! Bande d'ectoplasmes !*

Pourtant, c'était pas difficile de comprendre pourquoi cette voiture faisait n'importe quoi : il y avait une mégascène de ménage à l'intérieur !

C'était un énorme 4x4 rouge tape-à-l'œil. De ce que

j'avais pu en voir, le type au volant le conduisait comme on pilote un paquebot. Il portait une sorte de veste bleu marine avec un écusson. Une veste de club dans un film anglais. Ça faisait aussi penser à la marine. Une veste d'amiral de la marine. Et justement, il ressemblait étrangement au capitaine Haddock, sauf qu'il avait une barbe rousse et pas noire.

C'était sûrement pour ça que j'avais eu spontanément les injures du capitaine Haddock à la bouche.

Son comportement était à l'opposé de sa tenue : il gueulait tellement qu'il avait à peine remarqué qu'il avait failli me tuer.

Sa femme, sur le siège passager, n'avait pas le look qu'on aurait attendu de l'épouse d'un amiral. Elle était coiffée à la six-quatre-deux et on sentait que le coiffeur ne la verrait pas avant la Saint-Glinglin. Mais sous son laisser-aller se devinait une ancienne coupe au carré avec mèches sortant d'un bon coiffeur, même si elle datait un peu. Pas de maquillage. Côté fringue, ça brillait pas non plus par la coquetterie ou le soin, elle était simplement en tenue de sport décontractée. Bon, OK, Lacoste, mais quand même, c'était pas très coquet pour une dame.

Par contre, du côté de la voix, ça y allait. On devait l'entendre jusqu'aux îles de Lérins !

J'ai saisi des bribes de mots qui venaient des deux camps :

« ... tu veux ma peau... », « ... tes fichues cartes ! »,
« ... flambeur ! »

J'en ai déduit que l'amiral devait être un joueur professionnel ou un addict au jeu de cartes et qu'il avait bouffé l'argent du ménage.

Et avant qu'ils ne disparaissent au tournant suivant, j'avais eu le temps de voir que le type se mettait à chialer comme un môme.

Le prochain qui traverse devant eux, il y passe ! je me suis dit et puis j'ai tout oublié pour rentrer faire des crêpes pour le goûter. Je savais qu'il me restait de la farine et un peu de lait.

Le week-end avait achevé d'écarter la scène de ma mémoire.

Et voilà que cette chanson l'avait remise à l'ordre du jour ce matin.

Tout en farfouillant dans le placard à fringues pour habiller mon petit monde, l'odeur de moisi a encore chatouillé désagréablement mes narines.

– Ça sent pas bon là-dedans, a dit Emma, l'une de mes jumelles, la fille de mon amie Yasmina morte en couches.

– Pourquoi ? a demandé Lisa, l'autre jumelle.

– C'est ça qui pue ! j'ai répondu en leur montrant une valisette en vieux cuir mâché et remâché, héritage de ma mère et ma grand-mère, tout ce qui me restait de ma famille.

La mallette fautive était enfouie tout au fond d'une étagère du haut, sous un tas de frusques. Je l'avais retrouvée le lendemain du déluge, mais après avoir rapidement pris l'air sur le toit de la caravane, elle n'avait jamais vraiment retrouvé sa dureté originelle qui lui avait permis de remplir son rôle de valisette pendant des années. En fait, elle n'avait jamais vraiment complètement séché.

– Ça a baigné dans l'inondation et je l'ai pas laissée dehors assez longtemps. C'est toujours humide. Il va falloir que je la ressorte un de ces quatre pour étaler les vieux papiers.

– Je pourrai t'aider, maman ? a demandé ma Sabrina.

Elle adore voler à mon secours.

– Bien sûr, ma grande !

Sur ces bonnes résolutions, remises aux calendes grecques depuis quelques mois déjà, on a fait notre câlin rituel du matin à Pastis qui s'est installé sur le lit des petites et on a tracé vers l'école.

2

En route, je chantonnais : *« Alors on regardait les bateaux, On suçait des glaces à l'eau, Les palaces, les*

restaurants, On ne faisait que passer d'avant, Mais c'était quand même beau... »

Je ne connaissais pas le nom du chanteur, mais j'avais la musique en tête et l'ensemble me rendait un peu nostalgique de quelque chose. Sans que j'arrive très bien à définir ce sentiment. Comme s'il y avait eu quelque chose avant, dans ma vie, qui avait été mieux que maintenant.

Bien sûr, mémé Ruth et ma mère me manquaient. Bien sûr, tout était plus cool quand je pouvais me reposer sur elles sans aucune responsabilité.

Mais en y réfléchissant bien, ma vie était quand même vraiment géniale. J'avais beaucoup de chance.

Une maison, enfin une caravane, bien à moi. Elle avait été la plus belle de la région, qui avait appartenu à un Roi du Voyage. Même si à cause de la tempête de l'an dernier elle était restée cabossée de partout et moisie par endroits, en tout cas j'avais mon « chez-moi » ! Pas tout le monde pouvait en dire autant !

J'avais trois filles magnifiques et intelligentes et de toutes les couleurs.

Un chat qui avait le QI d'Einstein.

Ça coïncitait un peu du côté du fric, mais dans l'ensemble, je connaissais tellement de combines que mes filles ne manquaient jamais de l'essentiel.

Je ne m'expliquais pas trop ce message que ma mère m'envoyait avec cette chanson, comme s'il m'avait

manqué quelque chose.

En tout cas, pour le moment, j'avais besoin de renflouer mes placards, OK. Ce que je ne pourrais pas acheter avec de l'argent sonnante, je pourrais peut-être le trouver ailleurs ?

Je me suis donc dirigée vers les Restos du Cœur pour essayer de glaner des éléments de nourriture essentiels à la survie de mon clan.

Je suis entrée dans le hangar et j'ai pris ma place dans la file d'attente.

C'est en *la* voyant que l'incident du vendredi m'est revenu à l'esprit pour la deuxième fois de la journée.

Une vieille. Une SDF. Même coupe de cheveux ni faite ni à faire que l'autre, que celle de la grosse bagnole rouge. Enfin, pire, car il n'y avait plus trace de la coupe au carré ni des mèches. Juste du crêpage en désordre. Même visage autoritaire. Euh... C'était tout, parce que les fringues, c'était pas vraiment du Lacoste. Et elle avait une croûte sur le visage et le nez qui coulait.

Même si j'avais été dans la lune, j'aurais eu du mal à passer à côté sans la remarquer.

Elle s'agitait dans tous les sens, harcelait les filles et les femmes qui étaient là, passait de l'une à l'autre en les faisant tourner devant elle, en évaluant entre deux doigts la qualité des habits qu'elles portaient, l'air courroucé.

Bizarre.

J'ai posé la question à la femme voilée qui était devant moi avec un bébé dans les bras :

– Vous la connaissez ? Pourquoi elle a touché votre foulard ? Elle veut quoi ?

– C'est une chabraque, a dit la jeune femme avec l'accent parisien tout en ne quittant pas son bébé des yeux. Depuis tout à l'heure, elle asticote les femmes en leur disant qu'elles pourraient s'habiller mieux que ça. Que c'est pas parce qu'on n'a pas de ronds qu'il faut oublier le goût. Que même avec des fringues pourries et de récup, il faut garder sa dignité.

J'ai répondu par politesse ce qui me passait par la tête histoire de faire semblant de m'intéresser, mais en réalité, j'étais plutôt intriguée par cette ressemblance troublante entre la femme que j'avais vue le vendredi et cette clocharde.

– Mais pour qui elle se prend, celle-ci ? j'ai balancé pour dire quelque chose. Elle veut en venir où exactement ? Elle s'est vue, elle ? Elle se trouve bien sapée, peut-être ?

La fille a haussé les épaules et elle s'est avancée vers le comptoir car c'était son tour. Dans l'intervalle, la vieille s'était placée juste derrière moi, en se faufilant au milieu de la file sans que personne lui dise rien.

J'ai secoué la tête. J'avais la berlue ou quoi ? On ne passe pas comme ça d'un gros 4x4 dernier cri dans lequel on se frite à tu et à toi avec un amiral, direct à la file d'attente du

Resto du Cœur.

À moins que cette femme ait fait une chute vertigineuse de plusieurs échelons dans la pyramide sociale en deux jours. Hautement improbable !

Autre possibilité : que ma mémoire soit défaillante et hallucinogène. Normal, j'ai jamais été une lumière de ce côté-là, ce qui ne m'empêche pas de très bien mener ma barque, merci !

Reprends-toi, Rosie, et plutôt que de voir des liens de ressemblance là où il n'y en a pas, concentre-toi sur ce que tu vas essayer d'obtenir en plus du panier de base.

Oui, mon sport préféré quand je vais aux Restos du Cœur, c'est de me faire glisser des trucs en plus si je peux.

Si c'est Bintou qui est là (Bintou est une fille surdiplômée qui tient les Restos du Cœur à la suite d'une thérapie forcée qu'elle a suivie avec moi. Euh. C'était moi qui étais forcée de la prendre en thérapie alors que je ne suis pas psy, bref, c'est un peu long à résumer¹. Juste savoir qu'on est devenues un peu copines et que maintenant elle aime bien se rendre utile en étant bénévole aux Restos du Cœur.)... Donc quand c'est elle qui tient le comptoir, c'est fastoche. Sinon, il faut que je déploie un max de conviction. Ça ne marche pas à tous les coups.

¹ Voir la saison 3 des frasques de Rosie Maldonne : *L'ombre du zèbre*

Manque de bol, c'était pas Bintou. C'était un bonhomme d'une cinquantaine d'années genre pète-sec. Il avait une étiquette scotchée sur son T-shirt, avec écrit : Maxime. Genre militaire : cheveux en brosse blancs, teint rougeaud, bouche de bébé. Pendant que je lui racontais des salades pour obtenir du rabe, j'ai senti un regard insistant sur moi.

Je me suis retournée brusquement. C'était elle. La vieille. Qui m'examinait sans vergogne comme au marché aux esclaves. Elle n'avait même pas vu que j'avais vu qu'elle me regardait.

– Tu veux ma photo ? je lui ai demandé avec hargne.

J'étais furax contre elle, parce qu'elle m'avait déconcentrée dans ma tentative auprès du militaire poupon. Qui a senti mon relâchement et qui a simplement dit non à toutes mes demandes.

La femme a piqué un fard et elle m'a dit :

– Euh. Pardon. Je ne pensais pas vous gêner. Déformation professionnelle. Excusez-moi. Mon nom est Simone...

J'ai ri en lui coupant la parole.

– Déformation professionnelle ? C'est une blague ?

C'était à mon tour de détailler son allure : sandales en plastique trouées, T-shirt sale, pantalon caleçon informe. Entourée de sacs-cabas bourrés à craquer. L'attirail complet de la fille qui n'a pas vu un boulot depuis perpète.

– Vous bossez, vous ? Parce que pour avoir des

déformations professionnelles, faut au moins turbiner un minimum, vous savez ça ?

Alors là, son rose aux joues est passé au rouge cramoisi :

– Qu'est-ce que vous croyez ? Que j'ai toujours été comme ça ? J'ai dirigé des équipes de tops, moi, figurez-vous.

– De tops ? De tops quoi ? De topless ?

– De top-modèles, pourquoi ? Justement, je me permettrais de vous regarder parce que vous avez des mensurations harmonieuses. Bien sûr, il faudrait un peu perdre quelques... euh... Si je vous avais rencontrée la semaine dernière, je vous aurais signé un CDD direct pour mon défilé du mois de mai. Avec un régime intensif, on aurait pu tenter le coup. Mais en tout cas pour septembre, vous étiez prête.

Je rêvais ou elle était en train de sous-entendre que j'étais trop grosse ? En tout cas, c'est pas ce que je lisais dans les regards admiratifs qui me suivaient dans la rue !

– Ah oui ? Et qu'est-ce qui a changé depuis la semaine dernière ? j'ai demandé en mettant le plus de sarcasme possible dans ma phrase.

C'est à ce moment-là qu'un jeune sans-abri qui avait l'air un peu à l'ouest est entré pour lui casser la baraque.

3

Ce clodo-là, c'était un vrai poème. Une gueule bariolée, pleine de cicatrices qui dessinaient une sorte de carte géographique sur sa figure. Étonnant pour un si jeune homme ! Quel âge pouvait-il bien avoir ? Vingt ? Vingt-cinq ? Pas trente en tout cas ! Des cheveux blond-châtain lui tapissaient le cou et une longue barbe tressée comme celle d'un pirate masquait son menton.

Rien à voir avec la nouvelle mode des barbes hipster, longues, fournies, douces et propres. La sienne était embroussaillée, irrégulière et pas très nette.

Mais voilà. Juste avant de foncer vers Simone et de la prendre dans ses bras, ses yeux noisette se sont posés sur moi.

Une seconde ! Non ! Une nanoseconde !

Hélas, ça m'a suffi pour chavirer. Mon addiction à l'amour me frappait de nouveau en plein cœur.

Le dialogue dans mon esprit a jailli, les mots s'entrechoquaient dans ma caboche sans que je parvienne à quitter le gonze des yeux.

« Quoi ! C'est pas possible ! Tu vas pas encore perdre la tête pour quelqu'un que tu viens à peine d'entrevoir ?

Mais quand est-ce que cette maladie te passera ? – Je sais ! Tu vois pas que je résiste de toutes mes forces ? Tu crois pas que moi aussi ça m’embête à chaque fois ? J’y peux rien, si ça me prend dès le premier regard, sans que je m’y attende. – Ah non, ça suffit. Tu ne vas pas recommencer. D’abord, ça demande trop d’énergie tout ça ! Inutilement, puisque de toute façon ça se termine toujours pareil. À la fin tu te retrouves célibataire. Alors épargne-nous toutes ces émotions s’il te plaît ! – Ça va ! Ça va ! J’ai compris ! OK ! »

Il avait dans ses yeux une expression qui semblait démentir son état second. Comme s’il se méfiait de moi, qu’il se demandait qui j’étais.

Soudain, ça m’est revenu. Je l’avais déjà vu, lui aussi. La semaine dernière. Sous le tunnel de la place Gambetta. Il faisait la manche en sifflotant. Une dame s’était arrêtée et lui avait parlé. Sur le moment, il ne m’avait pas fait une impression inoubliable. Mais il ne m’avait pas visée. Tout venait de l’intensité de son regard perçant posé sur moi à l’instant présent. Comme si je m’étais soudain mise à exister. Je ressentais ça aussi quand Pastis – mon chat – me regardait. L’impression de vivre un peu plus. D’être réelle.

– C’est toi, Simone ? il a crié en enserrant la vieille dans ses bras. T’étais passée où ? Je t’ai pas vue depuis que t’es partie dans la grosse bagnole l’autre jour ! Ils t’ont emmenée où, ces drôles de bouffons ? Ils te voulaient

quoi ? Et pourquoi que t'es pas venue à la Réserve ce week-end ? On s'est fait une jaja-party, j'te dis qu'ça. Y'manquait que toi ! De quoi tu causais, là ?

Et il s'est mouché dans ses doigts.

Je ne sais pas pourquoi, je me suis fait la réflexion qu'il en faisait un peu trop.

Mais ses yeux m'ont de nouveau effleurée. Comme une caresse. La caresse de Leonardo di Caprio dans Titanic, à qui on aurait rajouté un costume de clodo. Vous avez beau le déguiser, le diamant dessous est brut, éclatant, magnifique. Fait pour transpercer le cœur des filles trop tendres comme moi.

La Simone m'a regardée d'une drôle de façon, comme si elle se sentait fautive. Son visage a affiché en quelques secondes une palette étonnante d'expressions différentes. D'abord le dégoût et le rejet, quand le jeune en question s'était jeté sur elle, puis le regard fuyant et coupable en me regardant et enfin un sourire forcé et une sorte de résignation, comme un désir de bien faire. Elle m'a tourné le dos.

Le petit coco insistait, tout en évitant cette fois de me regarder. Ma présence semblait le déstabiliser :

– C'est moi, c'est Titi ! Tu me reconnais pas ? Dis donc, toi, tu as dû bien te beurrer hier soir ! T'as troué ta carte-mémoire, on dirait ?

Il avait un drôle de débit. Son accent mélangeait des

intonations de banlieusard dans un film de truands en noir et blanc avec un vieux relent caché d'accent corse qu'on sentait revenir de très très loin.

– Salut Titi, a dit Simone. Non, c'est rien, c'est juste que j'avais pas envie de venir, c'est tout !

– Pas envie de venir ? Toi ? Mais c'est toi qui avais tout dépatouillé ! Ah, vraiment, je pigerai jamais les meufs ! On est restés le bec dans l'eau comme des bouffons ! Y'avait pas une fatma ! Juste nous trois.

Les bonnes résolutions de Simone n'ont pas tenu longtemps, puisqu'elle a répondu soudain sur un ton agacé :

– Oh, lâche-moi un peu, tu veux ? Retourne chez ta mère !

Le Titi a sursauté comme s'il avait été piqué par une guêpe et il s'est éloigné en bougonnant :

– Ben dis donc ! Ben celle-là alors ! Ben quesse qui lui prend, à l'autre ? Comment qu'elle cause maint'nant ?

Mais j'avais eu le temps de surprendre de nouveau dans son regard une lueur aiguë, perspicace, qui contrastait avec son état à côté de ses pompes. Il avait fixé la Simone comme s'il avait voulu la transpercer.

– C'est quoi son vrai nom ? j'ai demandé d'un air innocent à la vieille fadabraque.

– Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache ? elle m'a répondu. Timothée, je suppose ?

De loin, il m'a de nouveau regardée. Un rayon laser. Mais cette fois, j'étais définitivement accro. Il fallait absolument que je le revoie. L'idée qu'il sorte de ma vie me rendait malade. Heureusement, je connaissais sa copine Simone !

Il s'est adossé contre le mur de l'autre côté du hangar, tout près de la porte de sortie.

Quand je me suis éloignée avec mon cabas fleuri, la vieille m'a retenue par le bras et elle a demandé :

– Vous allez où, vous êtes pressée ?

– Euh, j'ai chuchoté en regardant du côté du militaire bénévole. Je vais au Select.

Je ne voulais pas lui dire que j'allais bosser. Comme je travaillais au noir et que je l'avais pas dit aux Restos du Cœur, je voulais pas me griller.

– OK, je vous rejoins. Je vous offre un café. Attendez-moi.

Depuis quand les SDF que vous croisez aux Restos du Cœur vous offrent des cafés ? Elle me voulait quoi, cette vioque zarbi ? Mais dans le fond, je ne demandais pas mieux. Je voulais absolument garder le contact pour pouvoir retrouver mon nouveau *toc* d'amour.

J'ai continué à avancer, alourdie par mon paquet et ma perplexité.

Et voilà pas le fameux clodo nommé Timothée qui choisit, à mon grand émoi, le moment exact où je passais

la porte pour décider de sortir lui aussi.

Il y a eu télescopage, je n'ai rien fait pour l'éviter.

Mais alors qu'il me poussait pour passer le premier, il a perdu l'équilibre et il s'est accroché à moi pour ne pas tomber. J'ai eu l'impression qu'il en profitait un peu pour me serrer mais je n'ai rien dit, au contraire.

Mon coup de foudre était-il réciproque ?

J'ai cherché ses yeux noisette, pour le sonder, pour l'envoûter, mais il les avait fermés.

Pour être honnête, il avait l'air au bord de l'évanouissement.

Je l'ai retenu par les épaules et je l'ai installé sur un banc qui était juste à côté.

– Ça va aller ? je lui ai demandé, inquiète, fébrile, émue d'être si près de lui.

Il a hoché la tête, puis il l'a levée lentement vers moi. Il avait le soleil dans les yeux, c'est sûrement pour cette raison qu'il a fait cette grimace et que ses yeux se sont mouillés.

Il m'a longuement examinée. Dans son regard, il y avait de l'étonnement, un questionnement intérieur, une forte émotion. Comme s'il se demandait s'il me connaissait d'avant. Parfois, ça peut provoquer ce genre de sentiment, le coup de foudre.

Je me suis dit que j'allais trop loin et qu'il était peut-être simplement bien « parti ». C'était la voix de la sagesse,

mais je ne voulais pas l'écouter. J'ai retiré quelques miettes de sa barbe broussailleuse et en soupirant, il a bien fallu que je me détache de lui.

Je ne me décidais pas à le quitter. J'ai soudain eu une idée :

– Écoutez, je me fais du souci, vous n'avez pas l'air bien. Laissez-moi votre numéro de téléphone, je vous appellerai tout à l'heure pour voir si ça va mieux, OK ?

Son visage s'est illuminé et il a fouillé dans ses poches. De mon côté, j'ai brandi un stylo. Il a sorti une vieille photo écornée qu'il a retournée pour y écrire quelque chose.

Il m'a demandé :

– C'est quoi, ton nom ?

Il jouait à quoi ? Une rock star qui me faisait un autographe ?

– Rosie Maldonne, j'ai dit timidement, mais je préfère qu'on m'appelle Cricri.

En me tendant le papier, il m'a regardée dans les yeux avec insistance et il a répété plusieurs fois avec intensité :

– Rosie Maldonne, trop boxe, note-le dans ta mémoire. Tu t'en souviendras ? Trop boxe.

J'étais tellement émue qu'il me tutoie que je ne me suis pas posé la question de savoir, c'était quoi ce charabia ? De quelle boxe il pouvait bien parler ?

Je lui ai caressé l'épaule légèrement pour dire au revoir et

j'ai foncé au Select.

En marchant, avant de ranger la photo dans mon cabas, j'ai regardé ce qu'il avait inscrit au dos. Il y avait une adresse email et un nombre à dix chiffres commençant par 06. Son téléphone ! Merveilleux !

En chemin je sentais mon corps en ébullition et un mécanisme fin comme une horloge qui se mettait en place.

Je réfléchissais à tous les itinéraires que je devrais prendre dorénavant dans l'espoir de le rencontrer furtivement.

Les rues qui menaient aux différents foyers, lieux de manche, de distribution d'aides sociales, de squattage de jardins publics.

Je me demandais si ce serait mieux de l'appeler ou de lui écrire un mot ? Où ça ? Devrais-je lui laisser mon numéro par SMS ? Lui fixer un rendez-vous ? Est-ce que ce serait trop lui montrer mon intérêt ? Est-ce qu'il valait mieux que j'attende d'être sûre que lui aussi, il avait flashé sur moi ? J'étais du genre impatiente, mais je ne faisais pas le premier pas, faut pas pousser !

Encore que parfois...

Mon état de bouillonnement et de confusion était désagréable, extrême, excitant, troublant.

J'ai suivi le chemin du Select comme le cheval va à l'écurie.

Il n'y avait pas grand monde au Select. Tony faisait semblant de savoir réparer les percolateurs en essayant de bricoler le sien qui était tombé en rade la veille. En attendant, il avait apporté pour faire les cafés une vieille cafetière électrique qui faisait un très mauvais jus de chaussette.

De toute façon, au Select, les clients préféraient en général les ballons de rouge ou les bières. Boire un café, c'était vraiment seulement après le snack de midi. Enfin, snack était devenu un grand mot car Tony était devenu vegan !

J'ai d'abord distribué des bises à Tony et à Mimi.

J'ai rangé mes sacs de denrées au fond près de l'arrière-boutique, j'ai pris le temps de rentrer le numéro de Timothée dans la mémoire de mon téléphone, j'ai mis le petit tablier à froufrous fuchsia, histoire d'avoir des poches pour y glisser mon carnet, mon stylo et ma monnaie et j'ai pris mon service.

Mimi avait toujours du mal à utiliser sa main gauche, pourtant elle venait de plus en plus souvent travailler. Il n'allait pas tarder, le temps où j'allais devoir encore me

recycler dans un autre boulot !

Pour l'instant, je devais mettre les tables pour le midi dans la salle du fond, même si on savait que le style de cuisine que Tony faisait depuis quelque temps attirait peu de monde.

Oui, Tony était donc devenu vegan.

Ça avait commencé après avoir vu sur YouTube une vidéo sur les vaches à lait. Ça l'avait écœuré et il n'avait plus envie de participer à la torture mondiale des vaches. Il avait donc commencé par supprimer le lait, le fromage et tous les produits laitiers, ça avait suivi avec les viandes rouges, puis les poulets, ensuite les œufs.

Petit à petit, le monde animal s'était exclu de sa table et il avait fini par adhérer à une sorte de mouvement et même par prendre une carte.

Comme il était du genre à discrètement imposer à tout le monde ses propres goûts, ses habitués de midi avaient peu à peu déserté le café entre midi et deux heures. La faune qui fréquentait le Select n'était pas du genre à éviter pâté, jambon, charcuterie et autres petits fromages de chèvre !

Il proposait maintenant à sa clientèle des sandwiches au tofu, des salades d'artichauts, endives, quinoa et carottes râpées, des sauces aux algues et des croque-monsieur sans jambon ni fromage.

Et quand les gens voulaient un café crème, c'était d'office avec du lait de soja, mais il ne leur disait même

pas.

Il prétendait que la baisse de fréquentation de midi l'arrangeait, que ça lui permettait de souffler un peu.

Tandis que j'aidais à préparer les sandwiches à l'avance tout en discutant des dernières nouvelles avec un client, le tintement de la porte d'entrée a retenti. J'ai levé la tête et j'ai vu ma clocharde du matin, Simone. Je l'avais complètement oubliée. Elle, par contre, avait donc bien noté ce que je lui avais dit ! Mon cœur s'est mis à battre, car l'image de Timothée est venue s'interposer entre elle et ma rétine.

Elle s'est assise à une table mise pour le repas, au fond. Mimi voulait aller prendre sa commande ou plutôt lui expliquer comme ça fonctionnait, mais je l'ai arrêtée d'un geste.

– Laisse, j'y vais, j'ai dit.

Je me suis approchée de la table.

– Asseyez-vous, m'a dit Simone.

– Euh. Je ne peux pas m'asseoir. Je travaille ici. Et euh... ça fait snack vegan à midi. Je crois pas que vous allez apprécier.

– Vegan ? Pas possible ! Incroyable ! Vegan ?! Qui aurait pensé que dans ce trou on pouvait trouver ce genre de nourriture branchée !? Du coup, je veux bien voir la carte. Et... au fait... vous trouverez bien cinq minutes pour me parler ?

– Y’a pas de carte, juste une ardoise, Tony est en train de la faire. Je peux vous parler maintenant, c’est pas encore le coup de feu. Mais je peux pas m’asseoir.

– OK. Bon, une bière en attendant, ça ira bien. Voilà. Écoutez, j’ai besoin qu’on me rende un service. J’ai besoin qu’on apporte un message à quelqu’un de ma part.

– Et ?

– Et... j’ai pensé que vous pourriez le faire pour moi.

– Moi ? Et pourquoi ça ? Je croyais que vous vouliez me parler de faire un régime pour m’engager dans votre compagnie de top-modèles.

J’avais ricané en disant ça.

– Ben... Parce qu’on s’est rencontrées ce matin et que j’ai tout de suite compris que vous étiez quelqu’un sur qui on pouvait compter.

C’était quoi ce baratin, là ?

– Vas-y, bla-bla-bla.

– Et aussi parce que c’est bien payé.

– Comment ça, bien payé ?

– Ben oui, considérez ça comme un travail. Je vous paye pour aller là-bas transmettre mon message à qui de droit. Trente euros en plus du transport. Vous me suivez ?

– Elle est où, l’entourloupe ?

– Bon, OK, je vais tout vous dire. Je suis sur un coup. Un gros coup. Un très gros coup.

Elle allait répéter le mot coup encore combien de fois ?

– Et ?

– Vous êtes jeune et jolie, si vous avez d’autres habits que cette minijupe turquoise, je vous demande de vous rendre à une conférence à Monaco, au Yacht Club. J’ai une invitation. Et une fois là-bas, vous entrez en contact à la fin de la soirée, pendant le cocktail, avec l’intervenant et vous lui filez le message. C’est un ami. Vous attendez sa réponse et demain vous me la donnez. C’est pas compliqué, n’est-ce pas ?

– Comment ça, demain ?

– Ben oui, pas la peine de faire cette tête ! C’est une urgence, voilà ! La conférence est pour ce soir, 21 h. Ben quoi, ça vous laisse pas mal de temps !

– Et je vais y aller comment ?

– En voiture, pardi !

Je me suis renfrognée. Je voyais un gros paquet de biftons s’envoler avec de jolies petites ailes vers d’autres cieux.

– Quoi ? Qu’est-ce que j’ai dit ? elle a demandé, étonnée.

Tony m’appelait, alors je l’ai laissée. L’ardoise de la formule du jour était faite.

La vieille a passé commande à Mimi : lentilles, quinoa, gingembre. Quelques rares affamés égarés se sont installés. La salle des apéritifs, devant, s’est vidée. Et comme il y avait peu de boulot, je suis revenue la voir.

– Alors, quel est le problème ? m’a-t-elle demandé.

– J’ai pas de permis.

Elle s’est rembrunie.

– Faudra y aller en train. Je vous donnerai l’argent du billet aussi.

C’était quoi, ce plan ? Depuis quand les SDF se transformaient en patrons ?

– Ben, pour une SDF, vous roulez sur l’or ou quoi ?

Elle m’a regardée d’un air méfiant.

– Ça va pas durer éternellement, malheureusement, elle a dit. C’est pour ça, il faut que je m’active.

– Je vais réfléchir. Il faut que je fasse garder mes enfants.

– C’est ça. Réfléchissez. Mais rappelez-vous : quand on veut, on peut !

Elle me tapait un peu sur le ciboulot, mais j’ai dit oui sans plus réfléchir, parce que *je me suis pensé* qu’une fois ma mission remplie, je prendrais son fric et je ne la reverrais plus.

Et puis, cracher dans la soupe, c’est pas le genre de Rosie Maldonne, qu’elle soit offerte ou pas.

5

J’ai appelé Léo, le fils de Mimi, un ado. Il vivait avec elle

depuis qu'elle avait réussi à convaincre la DDASS qu'elle était redevenue une mère sur qui on pouvait compter.

Je m'entendais particulièrement bien avec lui et il lui arrivait de venir à la caravane garder les petites. Il était assez mélancolique depuis que l'amour de sa vie, une jeune Albanaise qu'il avait sauvée d'un trafic d'êtres humains, était retourné dans son pays.

Certes, il l'avait raccompagnée chez ses parents, avec mon ami Gaston et la patronne psy de Véro, qui était restée là-bas, mais il attendait de moins en moins impatiemment le jour où il pourrait la retrouver. Loin des yeux, loin du cœur, comme on dit.

Il a décroché.

– Tu pourrais me garder les mioches ce soir ? je lui ai demandé sur un ton enjôleur.

– Tu fais quoi ?

Curieux de nature.

– J'ai une invitation pour une conférence.

– Une conférence ? Tu vas à une conférence ? Toi ?

– Ben quoi ?

Quand il a dit ça, j'ai réalisé que je n'étais jamais allée à une conférence de ma vie. C'était quoi, d'ailleurs, au juste ?

– Et c'est quoi comme conférence ? a-t-il demandé.

Je me suis tournée vers la dame :

– C'est quoi comme conférence ?

– C’est un exposé donné par Joseph Caron sur un bateau qui a coulé pendant la Seconde Guerre mondiale et comment il a réussi à retrouver sa trace après vingt ans de recherches et à mettre au jour un trésor de guerre anglais qui croupissait dedans. Vous allez voir, c’est très intéressant.

J’ai voulu répéter à Léo ce qu’avait dit Simone, mais quand il a entendu le nom du type, il a poussé une exclamation et il est devenu comme fou, ne me laissant pas finir mes explications.

– Non ! Joseph Caron ? Non ! C’est pas vrai ? C’est dingue !

– Ben quoi ?

– J’ai lu tous ses bouquins. J’adore ce type. C’est un découvreur de trésors. Il est incroyable !

Je l’ai laissé s’extasier dans tous les sens en écartant le téléphone de mon oreille et en regardant la dame sans un mot. Quand il a eu fini, je lui ai dit :

– Depuis quand tu lis, toi ?

– Oh, ça va, hein... Je lis depuis que j’ai découvert Joseph Caron, ça te va ?

– Bon, alors, c’est oui ? Tu viens à la caravane garder les petiotes ?

– C’est oui. T’as trop de bol. Comment t’as eu l’invite ?

– À vrai dire, c’est un travail. C’est une dame que je connais qui connaît le type qui me l’a donnée.

– Quoi ? Elle a trop de bol !

– Elle aussi ?

J’ai dit à la vieille :

– Il dit que vous avez trop de bol.

– Vous aussi, elle m’a répondu, tranchante. *Pecunia securus*.²

J’ai pas cherché à comprendre son jargon.

– Tu dormirais à la maison ? Je risque de rentrer tard, ça dépendra des trains.

Il a marmonné sur les gens qui ont « trop de bol » et il a raccroché.

Après le repas, Mimi est allée se reposer chez elle et elle est revenue à temps pour que j’aie chercher les petites à l’école.

J’avais repéré un train qui partait à 19 h 28. Le timing me laissait le temps de m’occuper du repas du soir des enfants et de me préparer.

J’ai ramené les petites à la maison en tripotant mon téléphone. Ça me démangeait d’appeler mon beau Timothée, mais je n’osais pas vraiment. C’était un peu tôt peut-être ? Je l’avais rencontré le jour même. Il fallait que je tienne encore un peu. Au moins jusqu’au lendemain.

² *Pecunia securus* : argent facile

Pendant que les filles prenaient leur goûter, j'ai cherché de quoi me saper pour la soirée de Monaco. Cette odeur de moisi qui pourrissait mon placard à fringues a encore envahi mes narines.

Toujours cette vieille valise qui ne voulait pas sécher. Trop de papiers mouillés dedans. Sabrina a vu ma grimace et elle a fait la même. Je lui ai montré la valisette, elle m'a demandé si elle pouvait s'en occuper.

– Tu veux jouer avec ?

– Non, je veux t'aider, maman. Je veux faire sécher les papiers.

– T'as fini tes devoirs ?

– Oui.

J'ai descendu le fourbi de l'étagère d'en haut et pendant que je préparais la cuisine, les petites se sont amusées à étaler sur la couchette d'une des cabines tout le contenu de la petite valochette en cuir moisi.

Je les ai entendues jouer et s'extasier un long moment sur les vieilles photos humides et gondolées.

Après avoir avalé nos gnocchis à la cannelle et aux courgettes, je les ai toutes couchées dans la même chambrine pour laisser toutes ces affaires sécher dans l'autre. De toute façon c'était là que Léo allait dormir ce soir.

Une fois tout rangé, j'ai jeté un coup d'œil dans la piaule des petites. Ça ronflait sec.

Je suis revenue dans mon « salon » et j'ai ouvert la radio doucement, pour ne pas les réveiller. Il y avait une chanson d'Amy Whinehouse, qui m'a donné furieusement le désir de me retrouver dans une boîte à siroter un *mojito*.

J'avais envie de boire un petit verre de quelque chose, mais dans mon souvenir je n'avais plus rien dans mes placards. Sauf peut-être un fond de *rhum-ponché* ou de porto ou de quoi que ce soit qui daterait de la dernière fiesta ?

J'ai entrepris la fouille systématique de mes recoins.

Depuis le grand déluge, ils étaient beaucoup moins remplis qu'avant. J'avais dû jeter un nombre de choses incroyable et je ne m'étais pas trop attardée sur le contenu, pour ne pas être anéantie par un vent de nostalgie déprimant.

Pas un fond de bouteille, pas une goutte de boisson alcoolisée à me mettre sous la langue !

Ils ont dit l'heure à la radio, il fallait que je m'active un peu plus.

Je me suis sapée à toute allure, je me suis ravalé la façade : blush, rimmel turquoise, fard à paupières mauve, rouge à lèvres sang et fond de teint, mais pas dans cet ordre.

En attendant Léo, je me suis à moitié allongée sur la banquette recouverte de vieux papiers et j'ai commencé à fouiner.